

DAS BURGBRENNEN ODER BURGAUP

(Siehe «Luxemburger Illustrierte» ab Nr. 6 vom 25. März 1931.)

Les feux de la Saint-Jean et "burgfeier"

(Charles Bivort in seinem bemerkenswerten Buche «Mon Village» (= Oberpallen) die Sitten und Gebräuche im Westen unseres Landes (an der belgischen Grenze) schildert, Paris 1902, drückt sich über das St. Johannis-Feuer und Burgbrennen wie folgt aus (Wir entnehmen dieses Zitat der Seite 20 der «Luxemburger Illustrierten» 1929, welche das gesamte Werk «Mon Village» ab Nr. 9 vom 10. Mai 1928 wiedergab, weil dasselbe sehr interessant ist und bereits längstens vergiffen war.):

Les Feux de la Saint-Jean.

«Dans un grand nombre de villages, en France comme au Luxembourg, il est d'usage d'allumer, dans la soirée qui précède la Saint-Jean, sur les hauteurs ou sur une place publique, de grands feux que le clergé bénit solennellement.

«La population entière vient danser autour de ces bûchers. On traverse les flammes pour se préserver des maladies et conjurer le mauvais sort pendant l'année. Dans cette même intention, chaque famille emporte un morceau de bois brûlé ou carbonisé.

«D'après une légende, il aurait existé jadis, du côté de Wiltz, un château ancien, dont les ruines, qu'on voit encore, servaient de refuge à une bande de pillards qui vivaient de vols et de rapines.»

«Les paysans firent d'inutiles efforts pour les chasser. A la fin, ils mirent le feu à leur refuge, et les voleurs furent obligés de quitter le pays.

«Ce serait en souvenir de cet événement que l'on allumerait depuis lors des feux sur les hauteurs des villages.

«Dans le Luxembourg, c'est le premier dimanche du carême qu'on allume ces feux, désignés sous le nom de «burg» (burgfeier).

«Les jeunes gens du village se réunissent après vêpres et quêtent, de porte en porte, avec une voiture, le bois nécessaire au bûcher; on l'enlève subrepticement chez les habitants qui

ne veulent pas le donner de bonne grâce. De grandes gaules sont plantées en terre, à une certaine distance du centre et reliées en faisceau par le haut. Autour du cône ainsi formé on dresse les fagots; le milieu est rempli de paille pour faciliter l'allumage.

«Un objet de modeste valeur, acheté à frais communs, est attaché en haut des gaules et disputé à travers les flammes par les jeunes gens, pendant que les jeunes filles dansent en rond autour du feu, chacune faisant des vœux pour l'ami de son cœur.

«Le jeune homme qui parvient à saisir l'objet sera le premier à se marier.

«Le soir, les jeunes gens assistent au dîner chez les parents des jeunes filles auxquelles ils font la cour. Ces dernières préparent le repas; celle qui, ce soir-là, offre des crêpes, signifie ainsi — chose rare — son refus au prétendant d'un jour.

«Dans certains villages, les curés ont voulu transformer cette fête païenne en fête religieuse; ils ont interdit les danses et prescrit des prières.

«A Oberpallen, le «Burgfeier» a été allumé pour la dernière fois en 1838. Les années suivantes, on se contentait de préparer le bûcher sur la «burg» et on faisait cadeau de la paille et des bois au porcher du village qui, en échange, offrait du pain de seigle et de l'eau-de-vie.»

Fastenbrezeln und Burgaup

(Jugenderinnerungen oder Sitten und Gebräuche von Professor Julius Keijffer, 2. vermehrte Auflage, Luxemburg 1907, Seite 38—40.)

In den Städten und größeren Ortschaften war es von jeher Sitte, daß die Ehepaare, welche seit den letzten Ostern Hochzeit gehalten, ihren Verwandten und Bekannten die sogenannten Fastenbrezeln schenkten. Die Erledigung dieser Verbindlichkeit fiel auf den ersten Sonntag in den Fasten. Es

Inhaltsverzeichnisse der Luxemburger Illustrierten

In Nr. 9 vom 10. Mai 1931 brachten wir das Inhaltsverzeichnis 1928, in Nr. 12 vom 10. Juni 1931 dasjenige von 1929. Die Inhaltsverzeichnisse von 1927 und 1930 werden bald folgen.

Wer die Jahrgänge 1927-1930 noch nicht besitzt, soll sie sofort bestellen durch Einzahlung von nur 60 Franken pro Jahrgang nichtgebunden oder 95 Franken in prima Chagrin-Leder (Halblederband) gebunden auf das Postscheckkonto Nr. 3483 der Luxemburger Illustrierten.

waren das eigens bestellte, größere Brezeln, und zwar kamen auf jeden Haushalt soviel Exemplare, wie derselbe Mitglieder zählte. Unsere eminent praktische Zeit hat diese Gewohnheit zur beiderseitigen Zufriedenheit abgeschafft und, wie es scheint, einzig und allein des Kostenpunktes halber. Dieses Geschenk verursachte nicht bloß dem Geber eine empfindliche Ausgabe, zumal der Bäckermeister — auch ein praktischer Mensch — schon längst nicht mehr dreizehn Stück für ein Dutzend ansieht, auch der Empfänger mußte als Gegengabe ein entsprechendes Trinkgeld verabreichen. Ganz ausgestorben ist denn doch nicht diese alte Sitte, und es finden sich bisweilen hie und da, namentlich in den Vorstädten, zwei junge Spaßmacher zusammen, welche die von den Neuvermählten nach früherem Herkommen geschuldeten Brezeln einsammeln und in die lange Gerte, womit sie sich bewaffnet haben, einreihen.

(Fortsetzung folgt.)